Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 48 (1944)

Rubrik: Notices nécrologiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTICES NÉCROLOGIQUES

César Piquerez

maître secondaire, Bonfol

(1873 - 1945)

C'est au milieu des remous provoqués par la guerre à notre frontière que M. César Piquerez, maître retraité et maire de Bonfol, quittait pour jamais notre monde tourmenté.

Né au bord du Doubs, dont il garda la nostalgie, il a passé presque toute sa vie en Ajoie. Villars, Cœuve, Bonfol en ont marqué les étapes. Ces changements de domicile avaient mis dans son âme un besoin d'horizons nouveaux. Sédentaire de par sa profession, il aimait à s'évader en pensée du cadre étroit où s'écoulent la plupart des existences. C'est de Cœuve qu'il vint à l'Ecole normale à l'âge où l'on en sort habituellement. Pour tardive qu'elle fût, sa vocation pédagogique n'en était pas moins profonde. M. Piquerez avait le besoin irrépressible de se communiquer, de dépenser le trop-plein de ses forces.

Il fut un maître très actif, soucieux de se perfectionner constamment. Après un court séjour à Villars, il se prépara à l'enseignement moyen. L'école secondaire de Bonfol venait d'être créée, il eut la satisfaction de la mettre en marche et lui resta attaché jusqu'au terme de sa carrière.

M. Piquerez ne borna pas son activité dans le domaine de l'enseignement. La vie publique l'attirait. Il s'y signala par des initiatives et des réalisations inspirées par son goût du progrès social. Quand l'heure fut venue de descendre du pupitre magistral, ses combourgeois lui offrirent la charge de maire rendue très lourde par les multiples tâches qu'imposaient les circonstances. M. Piquerez y usa rapidement ses dernières forces.

Il a laissé une trace profonde de son passage. Sa personnalité bien frappée est de celles qu'on n'oublie pas. Ses œuvres, son penchant à servir la collectivité, sa fidélité à ses principes et à ses amis assurent une longue résonnance à son nom. César Piquerez a pleinement rempli sa mission d'éducateur, de père de famille, de citoyen éclairé et courageux.

L. M.

Joseph Beuret

(1888 - 1944)

Le 19 juin 1944, un grand deuil s'abattait sur l'Ecole cantonale de Porrentruy ! Le professeur Joseph Beuret venait de s'éteindre des suites d'une artériosclérose cérébrale.

Né à la Bosse — Commune du Bémont — le 17 septembre 1888, Joseph Beuret descendait d'une longue lignée de paysans francs-montagnards. Cadet d'une nombreuse famille, il se fit remarquer par la vivacité de son intelligence et son amour de l'étude ; ses parents n'hésitèrent pas à le destiner à la carrière pédagogique.

Brillant élève de l'Ecole normale de Porrentruy, il quitta cet établissement en 1908, porteur du brevet d'instituteur. Pendant quatre ans, il enseigna aux Franches-Montagnes, mais son rêve était bien de continuer ses études. Après avoir suivi les cours de philosophie des universités de Berne, Lausanne et Neuchâtel, il obtint le diplôme de maître secondaire, en 1914, alors qu'en 1920, ses efforts étaient couronnés par l'obtention du brevet de professeur de gymnase.

Des liens particuliers le rattachaient à l'Ajoie et en 1917, il était appelé à la direction de l'Ecole secondaire de Porrentruy, fonction à laquelle il se consacra tout entier.

En 1924, il fut nommé professeur de français et d'histoire à la section commerciale de l'Ecole cantonale ; en 1941, il prit la succession du professeur Gustave Amweg comme bibliothécaire de cet établissement, fonction à laquelle il s'intéressa vivement et qui constituait un heureux complément à son enseignement.

Maître consciencieux, ponctuel et affable, Joseph Beuret s'était acquis la confiance la plus complète des autorités scolaires qui eurent le privilège de se l'attacher ; à l'égard des élèves, il fut toujours le professeur distingué, serviable et bienveillant. Il fit constamment preuve d'une compréhension particulière de la jeunesse et malgré sa vaste érudition, il maintint toujours un contact très étroit avec tous ses auditeurs, encourageant les faibles, stimulant les plus avancés. Il est juste de dire que Joseph Beuret entourait ses élèves d'une affection toute paternelle ; il savait leur insuffler cette confiance en soi, ce sentiment de la personnalité. Son enthousiasme pour les matières enseignées ne lui fit jamais oublier que la clarté, la précision, l'ordre et la logique sont les qualités maîtresses de l'esprit français.

Joseph Beuret fut aussi le « collègue » dans toute l'acception du terme. Ami fidèle, compréhensif et bienveillant, il ne manquait

aucune occasion de rendre service et jamais une parole désobligeante ne sortit de sa bouche.

Les élèves de l'Ecole complémentaire commerciale de Porrentruy eurent aussi le privilège de bénéficier de son enseignement et au sein de cette institution, il laisse également le souvenir d'un éducateur loyal, au caractère franc et droit.

Comme dérivatif à son enseignement, l'aimable professeur aimait à cultiver son jardin, à soigner ses abeilles. Ses abeilles !... il les aimait, il les entourait aussi d'une affection très particulière. Spécialiste de l'apiculture, il attira bien vite sur lui l'attention de ses collègues qui lui confièrent la présidence de l'importante Société d'apiculture d'Ajoie ; comme dans l'enseignement, il s'acquitta de sa mission avec une rare distinction et les apiculteurs d'Ajoie garderont vivace le souvenir de ce président modèle, de ce conseiller avisé.

D'autre part, Joseph Beuret porta toujours un intérêt très vif aux choses de la vie publique. Radical convaincu et sûr, il rendit de précieux services au comité de son parti, soit comme secrétaire, soit en acceptant différents mandats dans les commissions municipales.

Pendant la période de ses études universitaires, il porta fièrement les couleurs de « Stella helvetica », soit à Berne, soit à Lausanne ou à Neuchâtel. Il n'oublia jamais les beaux moments vécus au sein de sa vaillante Stella et, en toutes circonstances lors de manifestations de l'association des Vieux Stelliens — société qu'il présida avec dévouement — il aimait à coiffer sa vieille casquette étoilée qui lui rappelait ses souvenirs d'études, les beaux instants de franche camaraderie et d'amitié. Au sein du groupement de Porrentruy de Stella Helvetica, l'ami Beuret laisse un bien grand vide, car il en fut toujours l'animateur dévoué, serviable.

Membre fidèle de la Société jurassienne d'Emulation, il prêta une attention soutenue à toutes nos manifestations.

De ce brave collègue, de l'ami stellien, du citoyen intègre, nous garderons toujours le souvenir empreint d'une profonde émotion.

A. R.

Marc-Aurèle Houriet

Il n'est sans doute guère de personnes à Tramelan qui n'aient éprouvé du chagrin et un regret à la nouvelle du décès de M. Marc-Aurèle Houriet.

A fin octobre 1944, il avait quitté l'enseignement après une longue et fructueuse carrière. Au cours de la cérémonie qui avait

été organisée à cette occasion, ses élèves, ses collègues, les autorités scolaires et civiles avaient tenu à lui exprimer leur reconnaissance profonde en même temps que leurs regrets sincères de le voir prendre congé de cette école qu'il aimait tant et à laquelle il avait donné le meilleur de lui-même. Et les voix de tous s'étaient unies pour dire au maître vénéré : « Longue et heureuse retraite ! ».

Hélas, ce repos si mérité ne devait durer que deux mois et demi exactement.

Depuis de longues années, la maladie contre laquelle il avait lutté vaillamment avait miné son corps, à tel point qu'un refroidissement jugé anodin au début mais bientôt aggravé en pneumonie ravissait M. Houriet à l'affection des siens.

Marc-Aurèle Houriet, bourgeois de Mont-Tramelan, fut secrétaire de sa commune d'origine pendant plus de 25 ans. Il dirigea pendant de nombreuses années le Chœur mixte de l'Eglise et s'intéressa beaucoup à la vie publique de son village. Mais ce sont sans doute les choses de l'esprit qui le préoccupaient le plus. Et c'est pourquoi, aussitôt qu'une section de l'Emulation fut créée à Tramelan, il en devint et resta un de ses membres les plus fidèles.

Partout où M. Marc-Aurèle Houriet œuvra, que ce soit à l'école ou ailleurs, on pouvait apprécier la fidélité et la conscience de cet homme d'élite, dont le souvenir longtemps encore sera évoqué par tous ceux qui avaient appris à l'aimer et à l'estimer.

C. C.

Alice Krieg

(1890 - 1944)

Mademoiselle Krieg possédait à un degré rare l'ensemble des aptitudes qui font l'excellent pédagogue : tout d'abord la culture intellectuelle élevée qui permet de dominer la matière d'enseignement, puis l'amour de la jeunesse et enfin cette somme de qualités innées ou acquises par lesquelles on gagne la confiance des enfants, on crée la discipline sans besoin de sévir, grâce auxquelles on atteint tout à la fois l'esprit et le cœur.

Née en 1890, Alice Krieg passa ses examens de maturité à Lausanne en 1908. Après une interruption de près de vingt ans, consacrée à des séjours à l'étranger et à la pratique de l'art musical et des travaux de l'esprit, elle compléta son instruction d'abord à l'université de Lausanne qui lui décerna le diplôme pour l'enseignement dans les écoles secondaires vaudoises, puis à l'université de Berne. En 1931, elle obtint le diplôme pour l'enseignement dans les écoles secondaires bernoises. Affronter des examens à l'âge de 41 ans est

la preuve d'une volonté tenace peu commune et d'un esprit demeuré remarquablement jeune.

Après quatre années d'enseignement à l'école secondaire de Reconvilier, Mlle Krieg fut appelée, en 1935, au progymnase de Neuveville. Dès lors, sans défaillance, elle se consacra avec amour et fermeté à former une jeunesse qui lui gardera une impérissable gratitude.

Il y a un héroïsme des champs de bataille que l'on met en évidence et qui impressionne les foules. Mais l'héroïsme de la vie journalière existe aussi, plus grand même que l'autre. On n'en parle guère parce qu'il est peu spectaculaire et parce qu'une certaine pudeur empêche les hommes de reconnaître et de proclamer trop haut les mérites de ceux avec lesquels ils vivent. Mlle Krieg fut une de ces héroïnes.

Depuis plusieurs années, elle se savait atteinte d'un mal incurable ; jamais son courage ne faiblit. En automne 1944, le mal se fit plus insidieux. C'est alors qu'elle donna toute la mesure de sa grandeur d'âme. En pleine connaissance de la gravité de son état physique, avec une lucidité et une maîtrise de soi qui confondirent les hommes de son entourage, elle leur confia que ses jours désormais étaient comptés, qu'elle viendrait encore en classe jusqu'à la limite de ses forces, puis qu'elle s'aliterait pour attendre la délivrance ; pour l'attendre durant des mois si tout allait au pire, ou quelques jours seulement si la chance voulait la favoriser. C'est elle qui parlait ainsi. Elle vit la mort en face ; elle la vit approcher sans crainte, soutenue par sa foi. Tout se passa selon ses prédictions. Et elle choisit pour mourir le même jour que trois ans plus tôt son collègue Maurice Mœckli.

Ses derniers jours d'enseignement sont la plus belle leçon que Mlle Krieg ait jamais donnée. C'est au prix de grands efforts qu'elle gravissait les escaliers de son école, trouvant à grand'peine l'oxygène qui de plus en plus se refusait à elle. Mais alors, rassemblant de toute son énergie le peu de forces qui lui restaient, elle entrait en classe avec le sourire. Dès lors plus rien n'y paraissait. Elle s'adressait à son jeune auditoire avec son habituelle compétence, pleine d'enthousiasme pour sa tâche et d'indulgence et de patience pour ses élèves ; elle se prouvait à elle-même qu'elle faisait œuvre utile ; peut-être oubliait-elle pour un instant que sa parole si vivante émanait d'un corps déjà presque mort... Puis elle cessa de travailler et donc de vivre, ce qui, pour elle, était synonyme.

En dehors de son activité professionnelle, Mlle Krieg ne craignit jamais de consacrer son temps à des causes justes et généreuses. Elle était la conductrice spirituelle de l'Union chrétienne de jeunes filles de sa ville et la distinguée présidente des Unions du Jura. Ses conceptions larges du rôle utile que la femme pourrait jouer dans

la société lui valurent d'être appelée au Comité national pour le suffrage féminin.

Le 22 décembre, à la Blanche Eglise de Neuveville, les représentants de la Municipalité, du Progymnase et des diverses associations apportèrent un vibrant hommage de reconnaissance à la défunte. Une si noble figure ne s'oubliera pas.

M. J.

Madame A. Groslimond-Hoffmann

(1905 - 1944)

Le 3 septembre 1944 est décédée à Berne Madame A. Groslimond-Hoffmann. Après une longue et terrible maladie, Mme Groslimond devait quitter ce monde à l'âge de trente-neuf ans.

Après de brillantes études à l'Ecole cantonale de Porrentruy, sa ville natale, où elle a obtenu son certificat de maturité, et après un séjour en Allemagne, elle épousa feu Ali Groslimond, notaire à Reconvilier.

Tous ceux qui ont eu le plaisir d'être reçus dans la maison de Me Groslimond, se rappelleront l'accueil chaleureux qui leur était réservé. Mme Groslimond avait plaisir à faire admirer son magnifique intérieur, qu'un goût de l'art raffiné avait orné de magnifiques tableaux. Fille de M. Auguste Hoffmann, professeur de dessin à l'Ecole cantonale de Porrentruy, elle avait pour la peinture une prédilection toute spéciale. Toujours au courant des mouvements littéraires modernes, elle aimait à s'entretenir de littérature et possédait ce jugement sain et pondéré que procurent les études.

Décédée quelque quatre ans après son mari, elle laisse un orphelin. Nous conserverons au fils Maurice l'amitié que nous avions pour ses parents.

Ernest Chevalier

(1879 - 1944)

Peu de Prévôtois ont aimé Moutier aussi totalement que Monsieur Ernest Chevalier. Aussi, son enterrement, le 4 novembre 1944 fut-il une démonstration de reconnaissance des milieux divers qui profitèrent de la belle activité du défunt.

Le centre de vie de M. Chevalier, la cause pour laquelle il ne compta jamais ni son temps ni sa peine, fut sa chère Bourgeoisie. Entré au Conseil de cette corporation en 1903, à l'âge de 24 ans, il en devint par la suite président et occupa ces fonctions durant 28 ans, soit jusqu'à sa mort. Il était un spécialiste des questions de

bourgeoisie et nombreuses sont les communes qui eurent recours à ses lumières.

M. Chevalier n'accepta jamais de charge dans notre Société jurassienne d'Emulation, dont il suivit pourtant les travaux avec un grand intérêt, assistant régulièrement aux séances et assemblées. Les émulateurs lui doivent une pensée de reconnaissance émue pour l'activité constante qu'il déploya en faveur de la sauvegarde de notre patrimoine. Il fit partie entre autres, de cette phalange de citoyens éclairés qui sauvèrent la vénérable église de Chalières d'une rénovation qui eût été un crime. Et, plus récemment, il s'occupa de la reconstitution de l'inscription du prince-évêque, au « Chemin des Romains » dans les gorges de Court. On se souvient que cette inscription latine fut sacrifiée lors de la construction de la nouvelle route rendue nécessaire à la suite de l'éboulement de 1937.

C'est donc un véritable émulateur et un bon Jurassien qui repose aujourd'hui dans son cher Moutier, au pied de la vénérable église de Chalières qu'il a tant aimée. Tous ceux qui l'ont connu, qui ont eu recours à ses connaissances en matière de chasse, de flore, de faune, de géographie ou d'histoire, de folklore jurassien, se souviennent avec émotion de cette belle intelligence et de sa complaisante simplicité.

M. R.

Erwin Girard

(1887 - 1944)

Né à Granges en 1887 d'une famille d'horlogers, M. Erwin Girard arriva à Moutier en 1912 où il exploita avec distinction et bonne réputation une fabrique d'ébauches. Il se donna à sa fabrique avec toute son intelligence, son énergie et son cœur. Il fut un patron juste, loyal, compréhensif. Ses ouvriers l'aimaient comme un père. Ses collègues l'avaient en haute estime et entretenaient avec lui des relations suivies.

De son union avec Mlle Jeanne Walter, fille d'Otto Walter, de la fabrique de peignes à Mümliswil, naquirent 8 enfants. La famille du défunt occupa la première place dans son cœur. Il fut conseiller paroissial et poussa à l'édification de la maison des œuvres de Moutier ; il fut aussi conseiller municipal et membre de nombreuses commissions de la Prévôté.

Citoyen modèle, patriote et bon soldat (il revêtait le grade de capitaine), M. Erwin Girard laisse le souvenir d'un homme de caractère, d'un grand cœur, d'un chrétien sans peur et sans reproche.

Dr B.

Albert Girard

(1873 - 1945)

Albert Girard entra très jeune, à 14 ans, au service de la commune de La Chaux-de-Fonds, où il s'occupa particulièrement du recensement de la population. Le poste de chancelier communal qu'il détint ensuite de longues années (1918-1938) l'initia davantage encore à toutes les particularités, géographiques, historiques et économiques de sa ville natale, dont il appréciait passionnément le passé et le présent. Fondateur du club de courses « La Jurassienne », section de l'Union chrétienne de Jeunes gens, il avait parcouru en tous sens le pays et connaissait comme pas un tous les recoins du Jura. Secrétaire du Club alpin pendant quarante-et-un ans, il fut un compagnon de courses charmant, ayant le sens très prononcé de l'humour et de l'à-propos. Comme membre enfin du Comité du Musée historique de La Chaux-de-Fonds, il déploya une activité sans bornes d'organisateur et de bibliothécaire.

Inscrit dès le début à notre section, soit depuis près de vingt ans, Albert Girard fut un sociétaire assidu et fidèle. Autodidacte et pourvu d'une vaste culture générale, il nous fit à plusieurs reprises, bénéficier de ses connaissances. Ami éprouvé, il laissera le souvenir d'un homme foncièrement bon, loyal et d'une haute valeur morale.

C. R. et H. J.

Dr Maximin Vallat

(1857 - 1944)

Moins de deux mois après la mort subite de son épouse, s'est éteint en sa 87e année, le docteur Maximin Vallat, un des médecins les plus connus de la région.

Atteint il y a quelques années de paralysie qui l'avait privé de la solide santé dont il jouissait encore à ses 80 ans, le Dr Vallat avait accepté courageusement son épreuve, adoucie par les soins de son épouse et par la lecture de ses livres.

Né à Porrentruy le 19 juillet 1857, fils de Maurice-Germain et de Marie-Françoise Türberg, il avait fait ses études à l'ancien Collège de cette ville où il comptait parmi ses maîtres le savant abbé Türberg, son oncle maternel, et au Collège des Jésuites de Dôle, pour les poursuivre ensuite aux Universités de Louvain et de Berne.

Son doctorat passé, il pratique quelque temps à St-Gall, puis s'installe à Porrentruy, enfin se fixe définitivement à Delémont.

Tout à sa noble profession, dévoué à ses malades de la ville et de la vallée, aimé des familles dont un grand nombre lui restèrent fidèles plus d'un demi-siècle, le Dr Vallat fut le bon médecin.

Nombreux sont ceux qui ont conservé le souvenir de cette belle figure, simple avec les simples, et qu'on voyait arriver, avant le règne de l'automobile, en élégante calèche, l'hiver garanti par son traditionnel manteau de fourrure gris.

Le Dr Maximin Vallat est décédé à Delémont le 12 février 1944.

Qu'il repose en paix ! P. C.

Armand Spira

(1875 - 1944)

Le 19 octobre 1944, au matin, la mort subite et inattendue d'Armand Spira a vivement frappé et profondément peiné tous ceux qui ont connu et ont su apprécier cet industriel.

C'est que l'âge ne l'avait pas marqué extérieurement des stigmates de la vieillesse et que par son activité extraordinaire on lui accordait une belle longévité. Par la droiture de son jugement, il avait acquis une grande considération.

Dans le monde des affaires et dans le cercle plus restreint de ses amis, il jouissait d'une grande estime.

Cependant son médecin lui conseillait de se ménager, d'être prudent et de prendre parfois un repos bien mérité. Mais à voir cet homme au travail, tout de nerfs et de vivacité, qui aurait soupçonné que l'avertissement était sérieux ?

Armand Spira était une de ces personnalités qui retiennent l'attention et qui s'imposent par la force de l'action, par un dynamisme jamais en arrêt et par la puissance au travail.

Il appartenait à une de ces familles d'Alsace que les événements ont déracinées, mais qui restent attachées à la terre ancestrale parce qu'ils ont dû l'abandonner et qu'ainsi elle leur est devenue plus chère.

Né le 23 octobre 1875, issu d'une nombreuse famille, il fit des études à l'école mécanique de Mulhouse, puis entra dans une entreprise textile de cette ville. Toutefois, il n'y resta pas longtemps car il suivit sa famille qui vint à Courtavon puis à Porrentruy en 1898 où elle exploita un magasin de confection.

Mais Armand Spira ne pouvait pas se contenter de la vie monotone et sédentaire d'un magasin de tissus.

Il voulait créer, organiser, agir.

C'est pourquoi, en 1906, mettant à profit ses connaissances techniques, ses aptitudes et ses capacités industrielles, il monta une

fabrique de bas, introduisant ainsi à Porrentruy l'industrie textile et apportant à cette ville une valeur économique très appréciable.

En 1911, il s'associait avec son frère Georges et, sous la raison sociale : A. et G. Spira, il dirigeait une fabrique de bonneterie qui fut rapidement connue du marché suisse.

C'est en 1923, qu'il a monté une nouvelle fabrique — sa fabrique — et qu'il lui a consacré toute son énergie, tout son temps, toute son âme. Bien qu'il débutât à une époque difficile et qu'il fût durement touché par la crise, il ne se laissa pas abattre par les revers, ni dominer par les conjonctures. D'un optimisme inaltérable, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une puissance de travail inlassable, d'une volonté de fer, il vint à bout de tout. Il avait confiance en lui. C'est aussi pourquoi il est resté maître de la situation.

Entier dans ses vues, mais d'un commerce agréable, il se plaisait à discuter, à expliquer et à convaincre. Très ouvert, il ne voulait rien cacher, tant il désirait que sa démonstration fût parfaite.

Et c'est ainsi que, grâce à ses qualités et à ses capacités, grâce aussi à sa connaissance approfondie des affaires, il a pu tenir et se développer.

En 1929, il a procédé à un important agrandissement de sa fabrique, à une augmentation et à une rationalisation de ses installations industrielles. Il pouvait même, en période d'activité intense, occuper jusqu'à 500 ouvriers et employés.

Ainsi a été réalisé le rêve de sa vie, sa grande ambition : avoir une fabrique à lui, bien à lui, qui fût son œuvre et qui fût à l'abri de toutes les fluctuations du marché des affaires.

Cette réalisation représente un travail formidable, une somme d'efforts inimaginable et c'est peut-être bien là l'origine de cette maladie de cœur qui devait l'emporter.

Heureux dans sa fabrique, dans cette ruche ouvrière résonnant du bruit des machines et animée du va et vient des travailleurs, il y goûtait une satisfaction sans égale qu'il cherchait à faire partager à tous ceux qui venaient à lui pour causer d'affaires. C'est alors que très content, il étalait son plaisir d'avoir réussi dans des temps si difficiles et d'avoir pu donner à son entreprise des bases solides et sérieuses. C'était sa fierté d'industriel qui se donnait libre cours et il apparaissait sous son vrai jour : le fils de ses œuvres.

Bon patron, son monde ouvrier était pour lui une grande famille et il se montrait bon et compréhensif pour tous. Il fut un homme de bien et un grand cœur. Il avait institué une fondation à laquelle chaque année il versait une subvention correspondante à ses revenus et il y ajoutait généreusement tout ce qui manquait à la fondation pour faire le bien.

Mais les affaires ne sont pas tout dans la vie. Il aimait aussi être chez lui, en famille, recevoir et faire les honneurs de sa maison.

Il tenait à s'entourer d'amis, à se distraire et ainsi à échapper pour quelques moments à la hantise des affaires.

D'un commerce agréable, toujours à la recherche d'une attention pour faire plaisir, il aimait la compagnie et était heureux de pouvoir rendre service et faire le bien. Il le faisait discrètement, car il aimait les humbles et s'apitoyait sur les malheurs du monde.

Ne reniant pas ses origines, il comprenait les causes des inégalités sociales et il considérait comme un devoir de les atténuer.

Il était l'hospitalité personnifiée et sa maison était ouverte à tous ceux qui souffrent et à tous les déshérités.

Ces grandes qualités du cœur étaient bien connues et les pauvres comme les institutions de bienfaisance lui en ont toujours témoigné une sincère gratitude et une profonde reconnaissance.

Armad Spira était devenu Suisse depuis longtemps. Il fut reçu citoyen bourgeois de Vendlincourt et il a eu pour son village d'adoption des attentions qui ne s'oublient pas.

Il était plus qu'un assimilé. Il était suisse et démocrate convaincu. Il était épris de nos institutions politiques. Il admirait nos libertés civiques respectant l'individualité du citoyen, permettant à l'homme d'exprimer son opinion et de vivre considéré. L'Ajoie était devenue sa seconde patrie. Il la connaissait, la parcourait, appréciait ses beautés naturelles et le caractère de sa population.

Dans ses rapports avec l'autorité, Armand Spira a toujours été d'une courtoisie parfaite et d'une grande correction. Il estimait que c'était son devoir de lui témoigner la déférence qu'on doit à cette organisation sociale qui est la meilleure sauvegarde des libertés individuelles.

Pour lui, notre régime démocratique était ce qui convenait le mieux à sa conception de l'Etat.

Armand Spira a été enterré à Bâle.

La cérémonie funèbre a été un touchant témoignage d'estime et de reconnaissance de la part de ses ouvriers, de son personnel, de ses amis et connaissances.

Armand Spira restera un exemple de volonté et de force de caractère.

P. B.

Ernest Hofner

(1891 - 1945)

Le 24 avril dernier, les cloches de Saignelégier annonçaient le départ pour un monde meilleur d'un excellent citoyen, d'un fonctionnaire compétent, affable et ponctuel, d'un admirateur passionné des Franches-Montagnes, M. Ernest Hofner, conservateur

du registre foncier et receveur du district des Franches-Montagnes.

Issu d'une bonne famille du Laufonnais, Ernest Hofner fit ses écoles primaire et secondaire à Delémont, suivit les cours de la Faculté de droit à Berne, fit partie de Stella et subit avec succès ses examens de notaire.

Muni de son diplôme, Ernest Hofner ouvrit en 1915 une étude au Noirmont, vers laquelle la clientèle afflua avec confiance. Trois ans après, le gouvernement le nomma secrétaire de préfecture et receveur de district.

Sous une apparente rudesse, Ernest Hofner voilait par pudeur d'âme un cœur d'or qui, une fois donné ne se reprenait plus. Mais il n'accordait sa confiance qu'à bon escient et ne haïssait rien tant que la flagornerie, l'hypocrisie et les compliments de circonstance.

Simple et loyal, il allait droit devant lui, disant ce qu'il estimait juste et conforme au code de l'honneur.

Jusqu'au moment où la maladie, qu'il supporta avec courage, vint gravement l'éprouver, il se dévoua dans plusieurs sociétés locales auxquelles il donnait le meilleur de lui-même.

C'est avec ces qualités qu'Ernest Hofner a voué toutes ses forces aux Franches-Montagnes, devenues, après son mariage, sa seconde petite patrie.

A ses obsèques ,les adieux émus que lui adressèrent MM. Dr Alfred Wilhelm, Dr h. c. Eugène Péquignot et Dr Virgile Moine, donnèrent à l'innombrable assistance la mesure de la perte subie par l'Etat de Berne et les communes franc-montagnardes, par l'épouse aimante et dévouée du défunt, par les amis solides qu'il comptait.

Cet homme de cœur n'est plus, mais ses actes le suivent. Tous ceux qui l'ont connu et apprécié garderont de lui un souvenir ému et durable. XXX.

Joseph Marer

(1874 - 1944)

Joseph Marer naquit à Cornol le 16 novembre 1874, fils aîné d'une modeste famille d'horloger. Il puisa dans la maison paternelle une solide éducation chrétienne qui fut la trempe de son caractère.

Admis à l'Ecole normale de Porrentruy en 1890, il se distingua par son application, sa curiosité, sa vivacité. Après quatre années, le plus jeune de sa série, il passa son diplôme d'instituteur en tête de promotion.

En mai 1894, Jos. Marer fut appelé à Montfaucon. Il se plaisait à raconter ses débuts à la Montagne, son arrivée par la diligence,

ses premiers contacts avec la population franc-montagnarde. Le premier hiver lui parut long : les toits de bardeaux, les sapins, la neige. Le cœur lourd, il songea plus d'une fois à retourner en Ajoie.

Et il resta cinquante ans !

Après quelques années de labeur fécond, M. l'Inspecteur des écoles secondaires du Jura, constatant les succès pédagogiques du jeune instituteur, lui offrit de passer le diplôme secondaire. Joseph Marer refusa, il s'était attaché de cœur à Montfaucon où il avait fondé un foyer.

Les années de bonheur furent courtes, l'épreuve vint, une longue et implacable maladie lui enleva sa compagne, le laissant seul avec trois enfants en bas âge. La confiance en la Providence et sa vieille maman, la bonne Marianne Marer — sa seconde Providence — lui aidèrent à supporter la charge de ses peines et de ses soucis matériels.

Et les années passèrent, années de travail assidu, fructueux, apportant un baume sur sa douleur.

Une nouvelle compagne vint partager son foyer, deux enfants l'animèrent. Et la vie fut de nouveau plus douce. Mais hélas ! le bonheur n'est pas de ce monde ; nouvelle et cruelle séparation ! Tout autre que lui se serait découragé, mais il puisait dans sa foi profonde consolation et courage.

A le voir toujours gai, causeur, taquineur un brin, on l'aurait cru exempt de soucis. Et pourtant !

En 1941, sentant ses forces faiblir, après 47 années d'enseignement dans la même classe, sans un seul jour de remplacement, il se décida, à regret, à prendre sa retraite — retraite bien occupée — ce n'était pas l'homme à ne rien faire. Il n'en a pas joui longtemps ; la mort l'a frappé sans crier gare, comme la foudre frappe un vieux sapin de la Montagne. Au matin du 23 novembre il partait en voyage — il est parti pour le grand voyage.

Il a aimé les siens à faire sauter son cœur ; il fit face à tout pour procurer à ses enfants des situations enviables. Aussi quelle joie pour lui de voir son aîné monter à l'autel et deux de ses filles suivre sa voie dans l'enseignement ; son rêve était de voir son cadet terminer ses études d'ingénieur.

Joseph Marer fut un vrai éducateur car il savait qu'instruction sans éducation c'est maison sur le sable. Il aimait sa profession, il en était fier, passionné. Il aimait les enfants, ceux-ci le lui rendaient bien, car ils sentaient en lui : le Maître. Il était quelquefois sévère, mais surtout avec lui-même. D'une exactitude proverbiale : la cloche de l'école sonnait quand frappait l'horloge de la tour.

Il a honoré sa profession. Dans maints villages en quête d'un instituteur les gens disaient : « Il nous faudrait un homme comme M. Marer ».

Encyclopédie vivante, rien ne lui était indifférent : sciences naturelles, géographie, histoire, folklore, musique, tout l'intéressait. Une fleur, un champignon, une abeille, une vieille borne, un vieux parchemin lui donnaient sujet à causerie, à discussion.

Il fut un bon collègue. Toujours prêt à rendre service au jeune qui cherchait sa voie, toujours prêt à renseigner celui qui ignorait, à réconforter celui qui était dans la peine, à aider celui dans le besoin, à remettre sur le chemin celui qui était égaré.

Il fut un bon citoyen. Il ne se confina pas dans sa seule profession d'instituteur, mais il se dévoua à la cause publique en toutes circonstances.

Que d'anneaux à la chaîne de ses travaux : directeur de la société de chant, organiste, directeur de la fanfare, secrétaire-caissier du secours mutuel, secrétaire des Céciliennes du Jura, inspecteur d'assistance, membre de la Commission des écoles normales, membre de la Société jurassienne d'Emulation, secrétaire de Pro Juventute, de Pro Senectute, apiculteur, commissaire aux cultures et j'en oublie. Partout il se donna cœur et âme, sacrifiant son temps, son argent, ses loisirs, sa santé pour être présent.

Chrétien de vieille roche comme on n'en trouve plus guère ; homme de foi, homme de prière, homme de devoir, sa carrière fut un sacerdoce. Il mérita la distinction pontificale « Bene Merenti ».

Nulle part il ne fut un tiède. Ame de feu et de flamme, pour l'Ecole, pour la Cité, pour la Patrie, pour Dieu.

Tous ceux qui ont connu Joseph Marer gardent de lui un souvenir lumineux. J. B.

Capitaine Jules Schaffner

Le 15 novembre 1944, alors que la 1re armée française livrait bataille pour dégager la trouée de Belfort, une patrouille d'officiers suisses longeait le cordon frontière entre Damvant et Grandfontaine. Dans la région du Perchet la fusillade crépitait et les obus du Lomont traversaient l'air de leur miaulement infernal. Soudain, en plein parcours, le Cap. Schaffner est frappé aux poumons d'une balle étrangère et il tombe comme une masse au pied d'un arbre. Il venait d'être touché mortellement.

La nouvelle de cette mort a jeté la consternation dans sa Compagnie, dans son Bataillon, dans toute la région, car le Cap. Schaffner, ce beau et grand soldat à l'allure imposante, était un chef aimé et estimé.

Le Cap. Schaffner a joué un rôle important dans son village de Glovelier. Il n'est pas une société qui n'ait bénéficié de son dévoue-

ment et de ses talents artistiques. Pédagogue accompli, musicien discret, chanteur sincère, tireur émérite, autant de qualités mises au bénéfice de son village avec une simplicité exemplaire.

Papa de trois enfants, le Cap. Schaffner avait un bon cœur de père, et cette bonté, il la communiquait à son entourage avec une délicatesse rare, avec une élégance admirable qu'on ne soupçonnait pas découvrir dans cette nature de soldat.

Le Cap. Schaffner est mort au service du pays. Il incarnera dans nos rangs le modèle de l'abnégation et du sacrifice. Son souvenir restera celui d'un camarade loyal et bon, dont la parole douce et bienveillante savait toucher les cœurs les plus durs.

Dans le petit bois du Perchet, ses soldats, ses camarades de service, ses amis dresseront un jour une pierre tombale, à l'endroit même où ce soldat de cœur a donné sa vie pour son pays. Ce sera une nouvelle sentinelle suisse postée aux confins de l'Ajoie immortalisant la vigilance et la patience des soldats du Jura.

J. G.